

Public : adulte (ou cycle 3)

C'EST QUOI LA POESIE ?

Objectif de la séance :

Cette séance est une séance de méta-cognition. Il s'agit de dégager les critères de chacun·e autour de la poésie ou des textes poétiques. Elle peut être une séance d'ouverture, pour révéler les représentations initiales, ou une séance en cours de parcours, après un premier bain de poésie. Elle peut se vivre entre adultes ou s'adapter pour des élèves de cycle 3 avec un corpus allégé.

Durée : 50 min

Matériel : un corpus de textes variés (voir en annexe)

Déroulé de l'atelier

Les textes sont disposés en vrac sur la table. Les participant·es piochent simultanément dedans, selon leurs envies, et lisent d'abord silencieusement quelques textes.

“Est-ce que c'est de la poésie ?”

Le tri des textes permet des discussions sur les critères de chacun et chacune.

L'objectif n'est pas de se mettre d'accord sur des critères communs mais de donner à voir les critères de chacun·e, qui peuvent être variés.

Quelques exemples, qui peuvent aider à l'animation de ce temps mais ne sont amenés que sous forme de question, si la recherche s'essouffle :

Rimes ou non, vers ou non, thématiques, émotions produites, sonorités, rythme, évocations...

Quels critères seraient nécessaires ? Suffisants ? Rédhibitoires ?

Lesquels seraient personnels ? Partagés ?

Pour vivre la poésie autrement

Atelier Poétissimo

Liste des textes de ce corpus
(à destination de l'animateur, ne pas dévoiler avant l'activité de tri)
merci à Alain Chartier, formateur à l'espe de Grenoble en 2014

Texte 1

6h30

Chanson de Karen Cheryl

Texte 2

“J'étais dans la foule”

Chateaubriand, *les Mémoires d'outre-tombe*

Texte 3

Le grand combat

Henri Michaux

Texte 4

“D'un gradin d'or”

Rimbaud, *Les Illuminations*

Texte 5

“On doit laisser pousser ses ongles”

Lautréamont, *Les Chants de Maldoror*

Texte 6

“Où suis-je”

Racine

Texte 7

“Malheur à celui qui”

Musset, *Les Caprices de Marianne*

Texte 8

“Seigneur”

Blaise Cendrars, *les packs à New York*

Texte 9

“Chacun a ses plaisirs”

Molière, *L'École des femmes*

Texte 10

“Il pleuvait”

Alexis Kazantzaki, *Zorba*

Texte 11

La Fille Vaudou

Tim Burton

Texte 12

“C'est ainsi ma mignonne”

Publicité

Texte 13

Le poulain

Pierre Menanteau

Texte 14

“Lézard plastique”

Joël Sadler, *Le Stylo-bille*

Texte 15

“Un mince filet d'eau”

Alain Boudet, *Le Rire des cascades*

Texte 16

“Mon enfant, ma sœur”

Baudelaire

Texte 17

“Il est un pays superbe”

Baudelaire

Texte 18

Poème graphique, Patrice Soletti

Annexe :
Corpus de textes à trier

Mon enfant, ma sœur,

Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux

De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Il est un pays superbe, un pays de Cocagne, dit-on, que je rêve de visiter avec une vieille amie. Pays singulier, noyé dans les brumes de notre Nord, et qu'on pourrait appeler l'Orient de l'Occident, la Chine de l'Europe, tant la chaude et capricieuse fantaisie s'y est donné carrière, tant elle l'a patiemment et opinièrement illustré de ses savantes et délicates végétations.

Un vrai pays de Cocagne, où tout est beau, riche, tranquille, honnête, où le luxe a plaisir à se mirer dans l'ordre; où la vie est grasse et douce à respirer; d'où le désordre, la turbulence et l'imprévu sont exclus; où le bonheur est marié au silence; où la cuisine elle-même est poétique, grasse et excitante à la fois; où tout vous ressemble, mon cher ange.

Tu connais cette maladie fiévreuse qui s'empare de nous dans les froides misères, cette nostalgie du pays qu'on ignore, cette angoisse de la curiosité? Il est une contrée qui te ressemble, où tout est beau, riche, tranquille et honnête, où la fantaisie a bâti et décoré une Chine occidentale, où la vie est douce à respirer, où le bonheur est marié au silence. C'est là qu'il faut aller vivre, c'est là qu'il faut aller mourir!

Un mince fillet d'eau
jamais ne retiendra
le rire des cascades

D'étoffe blanche est sa peau,
et elle est toute racommoo-
dée, et elle a plein d'épingles de couleur
qui lui dépassent du cœur.

Elle a des yeux super-
bes, une belle paire
de disques hypnotiseurs dont elle use
pour fasciner les gus.

Toutes sortes de zombies l'entourent et dansent
quand elle est en pleine transe,
il y en a même un dont la provenance
est la France.

Hélas elle se sait prisonnière d'un sort,
dont elle ne se sort
Jamais. En effet, dès qu'on s'
approche d'elle, les épingle encore
plus profond dans son cœur s'enfoncent.

Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui.
Et je le plains encore ! Et pour combler d'ennui,
Sembla-t-il seulement qu'il eût part à mes larmes ?
Muet à mes soupirs, transouillie à mes alarmes,
En ai-je pu tirer un seul gémissement ?
Sans pitié, sans douleur au moins étudiée !
Le cruel ! De quel oeil il m'a congédie !
Ah ! Ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ?
Errante, et sans dessin, je cours dans ce palais.
Qui suis-je ? Qui ai-je fait ? Que dois-je faire encore ?

C'est ainsi ma mignonne
Que nous trouvrons l'bonheur,
Du printemps à l'automne
Dans notre intérieur.
Mais il faut l'embellir
Et pour que not'r chez soi
Nous fass' toujours plaisir,
L'omer de meubl's de choix.
Et pour cela
Allons là-bas...

Allons voir l'Bonhomme Ambois
Des fameus' Gal'ries Barbès
On l'aime dès qu'on le voit
Allons l'voir boulevard Barbès.
Ah !
Allons voir l'Bonhomme Ambois
Ses meubles sont ceux qui plaisent
Allons l'voir boulevard Barbès
Au coin de la rue Labat.
Bois... Bois... le fameux Bonhomme Ambois.

Il pleuvait. Un fort sirocco soufflait et les éclaboussures des vagues arrivaient jusqu'au petit
café. Les portes vitrées étaient closes, l'air sentait le relent humain et l'infusion de sauge.
Dehors, il faisait froid et le brouillard des haléines embuaient les carreaux. Cinq ou six matelots
qui avaient veillé toute la nuit, emmitouflés dans leurs vareuses brunes, en poil de chèvre,
buvraient du café ou de la sauge et regardaient la mer à travers les vitres ternies. Les poissons
étrourdis par les coups de la mer démontée avaient trouvé un refuge dans les eaux tranquilles
des profondeurs; ils attendaient que, là-haut, le calme revienne. Les pêcheurs empilés dans
les cafés attendaient eux aussi la fin de la bousrasque et que les poissons, rassurés, remontent
à la surface mordre à l'appât. Les soles, les rascasses, les raies revenaient de leurs expéditions
nocturnes. Le jour se levait.

Le poulain

Il aime tant jouer.
Que son galop charmant.
Aux quatre coins du pré.
Entraîne la jument.
Parfois, à la barrière,
Il vient voir le passant.
Et ses yeux caressant.
Lui tendent leur prière.

*Lézard plastique
Bleu rouge ou vert
Tu te caches
Au creux de ton mur de verre
En attendant de ramper
Linéairement
Multicolorement
Sur le soleil blanc de mes cahiers.*

Malheur à celui qui, au milieu de la jeunesse, s'abandonne à un amour sans espoir ! Malheur à celui qui se livre à une douce rêverie avant de savoir où sa chimère le mène et s'il peut être payé de retour ! Mollement couché dans une barque, il s'éloigne peu à peu de la rive, il aperçoit au loin des plaines enchantées, de vertes prairies et le mirage léger de son Eldorado. Les vents l'entraînent en silence et, quand la réalité le réveille, il est aussi loin du but où il aspire que du rivage qu'il a quitté ; il ne peut ni poursuivre sa route ni revenir sur ses pas.

On doit laisser pousser ses ongles pendant quinze jours. Oh ! comme il est doux d'arracher brutalement l'enfant sorti tout de sang ! Je devine par analogie, quoique j'ignore ce que c'est que l'amour plus probable que je ne les accepterai jamais ; du moins, de la part de la race humaine. Donc, puisque l'enfant sorti du ventre de l'heureuse mère mouillée par ce qu'il tombe dans cette coupe, tremble à la vue de l'éclat de l'ambre qui éclaire les longues heures de l'adolescent. Bande-lui les yeux, pendant que tu dégouttes tes larmes ! Come le cœur débordé de l'adolescent, qui vienez de souffrir des douleurs cruelles, qui donc a pu commettre sur vous un crime mortel, trop tard ! Come le cœur débordé de pouvoir consoler l'innocent à qui l'on a fait du mal. « sang. Come alors le repentir est vrai ! L'entêtement divin qui est en nous, et parait si rarement, se déchaîne avec rage notre impuissance, et la passion d'atteindre à l'infini par les moyens même les témoignons avec lesquels nous sommes nés ! Du bien, soit-ce deux choses différentes ? Qui, que ce soit plutôt une même chose... car, sinon, que deviendrait-il à jour du jugement ? Adolescent, pardonne-moi ; c'est celui qui est devant ta heure noble et sacré, qui a brisé tes os et déchiré les chairs qui pendent à différents endroits de ton corps. Est-ce un délit de ma raison malade, est-ce un instinct secret qui ne dépèche pas de mes raisons humaines, parcell à celui de l'âge déchirant sa proie, qui ma pousser à commettre ce crime ; et pourtant, autant que ma victime, je souffrirai ! Adolescent, pardonne-moi. Une fois sortis de cette vie embaumées, pour cet holocauste expiatoire, et nous souffrirons tous les deux, moi, d'être déchiré, toi, sans jamais t'arrêter, avec les dents et les ongles à la fois. Je parerai mon corps de guitardes collées à ta bouche. Même, de cette manière, ma punition ne sera pas complète. Alors, ma bouche passagère, je veux que nous soyons entrelacés pendant l'éternité, ne former qu'un seul être, ma bouche et tes dents, et tes ongles à la fois. Je ferai de cette vie de me déchirer... ma bouche collée à ta bouche. O adolescent aux cheveux blonds, aux yeux si doux, de me déchirer... mais tu m'aimes, mais tu m'as aimé du même être. C'est le bonheur le temps tu auras fait le mal à un être humain, et tu rendras heureuse ma conscience. » Après avoir parlé ainsi, je veux que tu le fasses, et tu rendras heureuse feras-tu maintenant ce que je te conseillerai ? Malgré tout, je veux que tu le fasses, et tu rendras heureuse la mort de tes médailles d'or cachetant tes pieds nus, épars sur la grande tombe, à la fagule vieille. O toi, le mette à l'hopital, car, le perçus ne pourra pas gagner sa vie. Oh t'appellerai bon, et les couronnes de laurier et les couronnes de laurier, et tu rendras heureuse ma conscience. »

D'un gradin d'or, - parmi les cordons de soie, les gazes grises, les velours verts et les disques de cristal qui noircissent comme du bronze au soleil, - je vois la digitale s'ouvrir sur un tapis de filigranes d'argent, d'yeux et de chevelures.

Des pièces d'or jaune semées sur l'agate, des piliers d'acajou supportant un dôme d'émeraudes, des bouquets de satin blanc et de fines verges de rubis entourent la rose d'eau.

Tels qu'un dieu aux énormes yeux bleus et aux formes de neige, la mer et le ciel attirent aux terrasses de marbre la foule des jeunes et fortes roses.

J'étais dans la foule, à l'entrée de la rue Grange-Batelière, quand le convoi de M. de La Fayette défila : au haut de la montée du boulevard le corbillard s'arrêta ; je le vis, tout doré d'un rayon fugtif du soleil, briller au-dessus des casques et des armes : puis l'ombre revint et il disparut.

La multitude s'écoula ; des vendeuses de plaisirs crièrent leurs *oubliés*, des vendeurs d'amusettes portèrent ça et là des moulins de papier qui tournaient au même vent dont le souffle avait agité les plumes du char funèbre.

Seigneur, la foule des pauvres pour qui vous faites le Sacrifice
Est ici, parquée, tassée, comme du bétail, dans les hospices.

D'immenses bateaux noirs viennent des horizons
Et les débarquent, pêle-mêle, sur les pontons.

Il y a des Italiens, des Grecs, des Espagnols,
Des Russes, des Bulgares, des Persans, des Mongols.
Ce sont des bêtes de cirque qui sautent les méridiens.
On leur jette un morceau de viande noire, comme à des chiens.

C'est leur bonheur à eux que cette sale pitance.
Seigneur, ayez pitié des peuples en souffrance.

Seigneur dans les ghettos grouille la tourbe des juifs
Ils viennent de Pologne et sont tous fugitifs.

Je le sais bien, ils t'ont fait ton Procès ;
Mais je t'assure, ils ne sont pas tout à fait mauvais.

Ils sont dans des boutiques sous des lampes de cuivre
Vendent des vieux habits, des armes et des livres.

Rembrandt aimait beaucoup les peindre dans leurs défroques.
Moi, j'ai, ce soir, marchandé un microscope.

Hélas! Seigneur, Vous ne serez plus là, après Pâques!
Seigneur, ayez pitié des juifs dans les baraques.

Six heures trente, le réveil a sonné
Le soleil aussi va se lever
On s'en va en coup d'vent
On court après le temps

Du plus bas de l'échelle au plus haut
Des millions de gens se lèvent tôt
C'est le pain quotidien
Et c'est aussi le mien

Mais chacun rêve et se dit
Le week-end approche, à nous la belle vie
Les contraintes et les soucis
Oubliés jusqu'à lundi

Si la feuille chanteait, elle tromperait l'oisiveté.
et nous l'unes copieusement mouillés sous de grands éclairs.
Le tibia, sans répondre, sortit sa trompe à appeler l'orage
« Papa, fais tousser la baleine », dit l'enfant confiant.
On cherche aussi, nous autres le Grand Secret.
Et on vous regarde,
On s'étonne, on s'étonne, on s'étonne
Mégeres alementours qui pleurez dans vos mouchoirs,
Dans la marmite de son ventre est un grand secret.
Fouille, fouille, fouille,
Le sang a coulé !
Le bras a cassé !
Le pied a failli !
Abrah ! Abrah !
Le cerveau tombe qui a tant roulé.
Il se repose et s'emmargeine... mais en vain
C'en sera bientôt fini de lui ;
L'autre hésite, s'espérime, se défaîsse, se torse et se ruine.
Enfin il s'écrobatisse.
Le manège rapé à lui et tripe à lui.
Il le tocardé et le marmité,
Il le pratélé et le libucquée et lui baroufle les outillais ;
Il le rageue et le roupeté jusqu'à son drôle ;
Il l'emparouille et l'endosque contre terre ;
Il le tocraire et le marmite.

LE GRAND COMBAT